

MAURICE MAETERLINCK

*Pelléas
et Mélisande*

DRAME LYRIQUE EN CINQ ACTES

Musique de

CLAUDE DEBUSSY

FASQUELLE



OPL-527

PELLÉAS
ET MÉLISANDE

DRAME LYRIQUE EN CINQ ACTES

MAURICE MAETERLINCK

PELLÉAS
ET
MÉLISANDE

DRAME LYRIQUE EN CINQ ACTES

MUSIQUE DE

CLAUDE DEBUSSY

FASQUELLE ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE - PARIS-VII^e

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1956. N° 559
© 1956 by Fasquelle éditeurs
Tous droits de reproduction, de traduction et de
représentation réservés pour tous pays.

PERSONNAGES

ARKEL, roi d'Allemonde.

GENEVIÈVE, mère de Pelléas et de Golaud.

PELLÉAS {
GOLAUD { petits-fils d'Arkël.

MÉLISANDE.

Le petit YNIOLD, fils de Golaud (d'un premier lit).

Un médecin.

Servantes, Pauvres, etc.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Une forêt

On découvre Mélisande au bord d'une fontaine.

Entre Golaud.

GOLAUD

Je ne pourrai plus sortir de cette forêt. — Dieu sait jusqu'où cette bête m'a mené. Je croyais cependant l'avoir blessée à mort ; et voici des traces de sang ! Mais maintenant, je l'ai perdue de vue ; je crois que je

me suis perdu moi-même — et mes chiens ne me retrouvent plus — je vais revenir sur mes pas... — J'entends pleurer... Oh! oh! qu'y a-t-il là au bord de l'eau?... Une petite fille qui pleure au bord de l'eau? (*Il tousse.*) — Elle ne m'entend pas. Je ne vois pas son visage. (*Il s'approche et touche Mélisande à l'épaule.*) Pourquoi pleures-tu? (*Mélisande tressaille, se dresse et veut fuir.*) — N'ayez pas peur. Vous n'avez rien à craindre. Pourquoi pleurez-vous, ici, toute seule?

MÉLISANDE

Ne me touchez pas! ne me touchez pas!

GOLAUD

N'ayez pas peur... Je ne vous ferai pas... Oh! vous êtes belle!

MÉLISANDE

Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas... ou je me jette à l'eau !...

GOLAUD

Je ne vous touche pas... Voyez, je resterai ici, contre l'arbre. N'ayez pas peur. Quelqu'un vous a-t-il fait du mal ?

MÉLISANDE

Oh ! oui, oui, oui !...

Elle sanglote profondément.

GOLAUD

Qui vous a fait du mal ?

MÉLISANDE

Tous ! tous !

GOLAUD

Quel mal vous a-t-on fait ?

MÉLISANDE

Je ne peux pas le dire ! je ne peux pas le dire !...

GOLAUD

Voyons ; ne pleurez pas ainsi.
D'où venez-vous ?

MÉLISANDE

Je me suis enfuie !... enfuie... enfuie !

GOLAUD

Oui ; mais d'où vous êtes-vous enfuie ?

MÉLISANDE

Je suis perdue !... perdue ici... Je ne suis pas d'ici... Je ne suis pas née là...

GOLAUD

D'où êtes-vous ? Où êtes-vous née ?

MÉLISANDE

Oh! oh! loin d'ici... loin...
loin...

GOLAUD

Qu'est-ce qui brille ainsi au fond
de l'eau?

MÉLISANDE

Où donc? — Ah! c'est la couronne
qu'il m'a donnée. Elle est tom-
bée quand je pleurais...

GOLAUD

Une couronne? — Qui vous a don-
né une couronne? — Je vais essayer
de la prendre...

MÉLISANDE

Non, non ; je n'en veux plus ! Je n'en veux plus ! Je préfère mourir tout de suite...

GOLAUD

Je pourrai la retirer facilement. L'eau n'est pas très profonde.

MÉLISANDE

Je n'en veux plus ! Si vous la retirez, je me jette à sa place !...

GOLAUD

Non, non ; je la laisserai là, on pourrait la prendre sans peine ce-

pendant. Elle semble très belle. —
Y a-t-il longtemps que vous avez
fui ?

MÉLISANDE

Oui, oui... Qui êtes-vous ?

GOLAUD

Je suis le prince Golaud — le
petit-fils d'Arkël, le vieux roi d'Al-
lemonde...

MÉLISANDE

Oh ! vous avez déjà les cheveux
gris...

GOLAUD

Oui ; quelques-uns, ici, près des
tempes...

MÉLISANDE

Et la barbe aussi... Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

GOLAUD

Je regarde vos yeux... Vous ne fermez jamais les yeux ?

MÉLISANDE

Si, si ; je les ferme la nuit...

GOLAUD

Pourquoi avez-vous l'air si étonné ?

MÉLISANDE

Vous êtes un géant ?

GOLAUD

Je suis un homme comme les autres...

MÉLISANDE

Pourquoi êtes-vous venu ici ?

GOLAUD

Je n'en sais rien moi-même. Je chassais dans la forêt. Je poursuivais un sanglier. Je me suis trompé de chemin. — Vous avez l'air très jeune. Quel âge avez-vous ?

MÉLISANDE

Je commence à avoir froid...

GOLAUD

Voulez-vous venir avec moi ?

MÉLISANDE

Non, non ; je reste ici...

GOLAUD

Vous ne pouvez pas rester seule.
Vous ne pouvez pas rester ici toute
la nuit... Comment vous nommez-
vous ?

MÉLISANDE

Mélisande.

GOLAUD

Vous ne pouvez pas rester ici, Mé-
lisande. Venez avec moi...

MÉLISANDE

Je reste ici...

GOLAUD

Vous aurez peur, toute seule. On ne sait pas ce qu'il y a ici... Toute la nuit... toute seule, ce n'est pas possible. Mélisande, venez, donnez-moi la main...

MÉLISANDE

Oh ! ne me touchez pas !...

GOLAUD

Ne criez pas... Je ne vous toucherai plus. Mais venez avec moi. La nuit sera très noire et très froide. Venez avec moi...

MÉLISANDE

Où allez-vous ?

GOLAUD

Je ne sais pas... Je suis perdu
aussi...

Ils sortent.

SCÈNE II

Une salle dans le château

On découvre Arkël et Geneviève.

GENEVIÈVE

Voici ce qu'il écrit à son frère Pelléas : « Un soir, je l'ai trouvée tout en pleurs au bord d'une fontaine, dans la forêt où je m'étais perdu. Je ne sais ni son âge, ni qui elle est, ni d'où elle vient et je n'ose pas l'interroger, car elle doit avoir eu une grande épouvante, et quand on lui de-

mande ce qui lui est arrivé, elle pleure tout à coup comme un enfant et sanglote si profondément qu'on a peur. Il y a maintenant six mois que je l'ai épousée et je n'en sais pas plus qu'au jour de notre rencontre. En attendant, mon cher Pelléas, toi que j'aime plus qu'un frère, bien que nous ne soyons pas nés du même père ; en attendant, prépare mon retour... Je sais que ma mère me pardonnera volontiers. Mais j'ai peur d'Arkël, malgré toute sa bonté, car j'ai déçu, par ce mariage étrange, tous ses projets politiques, et je crains que la beauté de Mélisande n'excuse pas à ses yeux, si sages, ma folie. S'il consent néanmoins à l'accueillir comme il accueillerait sa propre fille, le troisième soir qui suivra cette lettre, allume une lampe au sommet de la tour qui regarde la mer. Je l'apercevrai du pont de notre navire ; sinon,

j'irai plus loin et ne reviendrai plus... » Qu'en dites-vous ?

ARKEL

Je n'en dis rien. Cela peut nous paraître étrange, parce que nous ne voyons jamais que l'envers des destinées... Il avait toujours suivi mes conseils jusqu'ici ; j'avais cru le rendre heureux en l'envoyant demander la main de la princesse Ursule... Il ne pouvait pas rester seul, et depuis la mort de sa femme il était triste d'être seul ; et ce mariage allait mettre fin à de longues guerres et à de vieilles haines... Il ne l'a pas voulu ainsi. Qu'il en soit comme il l'a voulu : je ne me suis jamais mis en travers d'une destinée ; et il sait mieux que moi son avenir. Il n'arrive peut-être pas d'événements inutiles...

GENEVIÈVE

Il a toujours été si prudent, si grave et si ferme... Depuis la mort de sa femme il ne vivait plus que pour son fils, le petit Yniold. Il a tout oublié... — Qu'allons-nous faire?...

Entre Pelléas.

ARKEL

Qui entre là?

GENEVIÈVE

C'est Pelléas. Il a pleuré.

ARKEL

Est-ce toi, Pelléas? — Viens un peu plus près, que je te voie dans la lumière.

PELLÉAS

Grand-père, j'ai reçu, en même temps que la lettre de mon frère, une autre lettre ; une lettre de mon ami Marcellus... Il va mourir et il m'appelle.

Il dit qu'il sait exactement le jour où la mort doit venir... Il me dit que je puis arriver avant elle si je veux, mais qu'il n'y a plus de temps à perdre.

ARCEL

Il faudrait attendre quelque temps cependant... Nous ne savons pas ce que le retour de ton frère nous prépare. Et d'ailleurs ton père n'est-il pas ici, au-dessus de nous, plus malade peut-être que ton ami... Pourras-tu choisir entre le père et l'ami ?...

Il sort.

GENEVIÈVE

Aie soin d'allumer la lampe dès
ce soir, Pelléas.

Ils sortent séparément.

SCÈNE III

Devant le château

Entrent Geneviève et Mélisande.

MÉLISANDE

Il fait sombre dans les jardins. Et
quelles forêts, quelles forêts autour
des palais !...

GENEVIÈVE

Oui ; cela m'étonnait aussi quand
je suis arrivée ici, et cela étonne tout

le monde. Il y a des endroits où l'on ne voit jamais le soleil. Mais l'on s'y fait si vite... Il y a longtemps, il y a longtemps... Il y a près de quarante ans que je vis ici... Regardez de l'autre côté, vous aurez la clarté de la mer...

MÉLISANDE

J'entends du bruit au-dessous de nous...

GENEVIÈVE

Oui ; c'est quelqu'un qui monte vers nous... Ah ! c'est Pelléas... Il semble encore fatigué de vous avoir attendue si longtemps...

MÉLISANDE

Il ne nous a pas vues.

GENEVIÈVE

Je crois qu'il nous a vues, mais il ne sait ce qu'il doit faire... Pelléas, Pelléas, est-ce toi ?

PELLÉAS

Oui!... Je venais du côté de la mer...

GENEVIÈVE

Nous aussi ; nous cherchions la clarté Ici, il fait un peu plus clair qu'ailleurs ; et cependant la mer est sombre.

PELLÉAS

Nous aurons une tempête cette nuit : il y en a toutes les nuits de-

puis quelque temps... et cependant elle est si calme ce soir... On s'embarquerait sans le savoir et l'on ne reviendrait plus...

MÉLISANDE

Quelque chose sort du port...

PELLÉAS

Il faut que ce soit un grand navire... Les lumières sont très hautes, nous le verrons tout à l'heure quand il entrera dans la bande de clarté...

GENEVIÈVE

Je ne sais si nous pourrons le voir...
il y a encore une brume sur la mer...

PELLÉAS

On dirait que la brume s'élève
lentement...

MÉLISANDE

Oui ; j'aperçois, là-bas, une petite
lumière que je n'avais pas vue...

PELLÉAS

C'est un phare ; il y en a d'autres
que nous ne voyons pas encore.

MÉLISANDE

Le navire est dans la lumière...
Il est déjà bien loin...

PELLÉAS

Il s'éloigne à toutes voiles...

MÉLISANDE

C'est le navire qui m'a menée ici.
Il a de grandes voiles... Je le recon-
nais à ses voiles...

PELLÉAS

Il aura mauvaise mer cette nuit...

MÉLISANDE

Pourquoi s'en va-t-il cette nuit?...
On ne le voit presque plus... Il fera
peut-être naufrage...

PELLÉAS

La nuit tombe très vite...

Un silence.

GENEVIÈVE

Il est temps de rentrer. Pelléas, montre la route à Mélisande. Il faut que j'aie vu, un instant, le petit Yniold.

Elle sort.

PELLÉAS

On ne voit plus rien sur la mer...

MÉLISANDE

Je vois d'autres lumières.

PELLÉAS

Ce sont les autres phares... Entendez-vous la mer?... C'est le vent qui s'élève... Descendons par ici. Voulez-vous me donner la main?

MÉLISANDE

Voyez, voyez, j'ai les mains pleines de fleurs.

PELLÉAS

Je vous soutiendrai par le bras, le chemin est escarpé et il y fait très sombre... Je pars peut-être demain...

MÉLISANDE

Oh! pourquoi partez-vous?

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une fontaine dans le parc

Entrent Pelléas et Mélisande.

PELLÉAS

Vous ne savez pas où je vous ai menée? — Je viens souvent m'asseoir ici, vers midi, lorsqu'il fait trop chaud dans les jardins. On étouffe, aujourd'hui, même à l'ombre des arbres.

MÉLISANDE

Oh! l'eau est claire...

PELLÉAS

Elle est fraîche comme l'hiver. C'est une vieille fontaine abandonnée. Il paraît que c'était une fontaine miraculeuse, — elle ouvrait les yeux des aveugles. — On l'appelle encore la « fontaine des aveugles ».

MÉLISANDE

Elle n'ouvre plus les yeux des aveugles ?

PELLÉAS

Depuis que le roi est presque aveugle lui-même, on n'y vient plus...

MÉLISANDE

Comme on est seul ici... On n'entend rien.

PELLÉAS

Il y a toujours un silence extraordinaire... On entendrait dormir l'eau... Voulez-vous vous asseoir au bord du bassin de marbre? Il y a un tilleul où le soleil n'entre jamais...

MÉLISANDE

Je vais me coucher sur le marbre.
— Je voudrais voir le fond de l'eau...

PELLÉAS

On ne l'a jamais vu. — Elle est peut-être aussi profonde que la mer.

MÉLISANDE

Si quelque chose brillait au fond,
on le verrait peut-être...

PELLÉAS

Ne vous penchez pas ainsi...

MÉLISANDE

Je voudrais toucher l'eau...

PELLÉAS

Prenez garde de glisser... Je vais
vous tenir la main...

MÉLISANDE

Non, non, je voudrais y plonger
mes deux mains... on dirait que mes
mains sont malades aujourd'hui...

PELLÉAS

Oh ! oh ! prenez garde ! prenez
garde ! Mélisande !... Mélisande !...
— Oh ! votre chevelure !...

MÉLISANDE, *se redressant.*

Je ne peux pas, je ne peux pas
l'atteindre.

PELLÉAS

Vos cheveux ont plongé dans
l'eau...

MÉLISANDE

Oui, ils sont plus longs que mes
bras... Ils sont plus longs que moi...

Un silence.

PELLÉAS

C'est au bord d'une fontaine aussi,
qu'il vous a trouvée ?

MÉLISANDE

Oui...

PELLÉAS

Que vous a-t-il dit ?

MÉLISANDE

Rien ; — je ne me rappelle plus...

PELLÉAS

Était-il tout près de vous ?

MÉLISANDE

Oui ; il voulait m'embrasser...

PELLÉAS

Et vous ne vouliez pas ?

MÉLISANDE

Non.

PELLÉAS

Pourquoi ne vouliez-vous pas ?

MÉLISANDE

Oh ! oh ! j'ai vu passer quelque chose au fond de l'eau...

PELLÉAS

Prenez garde ! prenez garde ! —
Vous allez tomber ! — Avec quoi
jouez-vous ?

MÉLISANDE

Avec l'anneau qu'il m'a donné...

PELLÉAS

Ne jouez pas ainsi, au-dessus d'une
eau si profonde...

MÉLISANDE

Mes mains ne tremblent pas.

PELLÉAS

Comme il brille au soleil ! — Ne
le jetez pas si haut vers le ciel...

MÉLISANDE

Oh !...

PELLÉAS

Il est tombé ?

MÉLISANDE

Il est tombé dans l'eau !...

PELLÉAS

Où est-il ? Où est-il ?

MÉLISANDE

Je ne le vois pas descendre...

PELLÉAS

Je crois que je la vois briller...

MÉLISANDE

Ma bague ?

PELLÉAS

Oui, oui,... là-bas...

MÉLISANDE

Oh ! oh ! elle est si loin de nous !...
non, non, ce n'est pas elle... ce n'est
plus elle... Elle est perdue... per-
due... Il n'y a plus qu'un grand
cercle sur l'eau... Qu'allons-nous
faire maintenant ?...

PELLÉAS

Il ne faut pas s'inquiéter ainsi
pour une bague. Ce n'est rien... nous

la retrouverons peut-être. Ou bien nous en retrouverons une autre...

MÉLISANDE

Non, non ; nous ne la retrouvons plus, nous n'en trouverons pas d'autre non plus... Je croyais l'avoir dans les mains... J'avais déjà fermé les mains, et elle est tombée malgré tout... Je l'ai jetée trop haut, du côté du soleil...

PELLÉAS

Venez, nous reviendrons un autre jour... venez, il est temps. On irait à notre recherche... Midi sonnait au moment où l'anneau est tombé...

MÉLISANDE

Qu'allons-nous dire à Golaud s'il
demande où il est ?

PELLÉAS

La vérité, la vérité, la vérité...

Ils sortent.

SCÈNE II

Un appartement dans le château

On découvre Golaud étendu sur un lit ; Mélisande est à son chevet.

GOLAUD

Ah ! ah ! tout va bien, cela ne sera rien. Mais je ne puis m'expliquer comment cela s'est passé. Je chassais tranquillement dans la forêt. Mon cheval s'est emporté tout à coup, sans raison. A-t-il vu quelque chose d'extraordinaire?... Je venais d'entendre sonner les douze coups de midi. Au douzième coup, il s'effraie subitement, et court, comme un aveugle fou, contre un arbre. Je ne sais plus

ce qui est arrivé. Je suis tombé, et lui doit être tombé sur moi. Je croyais avoir toute la forêt sur la poitrine ; je croyais que mon coeur était déchiré. Mais mon coeur est solide. Il paraît que ce n'est rien...

MÉLISANDE

Voulez-vous boire un peu d'eau ?

GOLAUD

Merci, je n'ai pas soif.

MÉLISANDE

Voulez-vous un autre oreiller ?...
Il y a une petite tache de sang sur celui-ci.

GOLAUD

Non, non ; ce n'est pas la peine.

MÉLISANDE

Est-ce bien sûr ?... Vous ne souffrez pas trop ?

GOLAUD

Non, non, j'en ai vu bien d'autres. Je suis fait au fer et au sang...

MÉLISANDE

Fermez les yeux et tâchez de dormir. Je resterai ici toute la nuit...

GOLAUD

Non, non ; je ne veux pas que tu te fatigues ainsi. Je n'ai besoin de rien ; je dormirai comme un enfant... Qu'y a-t-il, Mélisande ? Pourquoi pleures-tu tout à coup ?...

MÉLISANDE, *fondant en larmes.*

Je suis... je suis malade aussi...

GOLAUD

Tu es malade?... Qu'as-tu donc, qu'as-tu donc, Mélisande?...

MÉLISANDE

Je ne sais pas... Je suis malade ici... Je préfère vous le dire aujourd'hui ; seigneur, je ne suis pas heureuse ici...

GOLAUD

Qu'est-il donc arrivé?... Quelqu'un t'a fait du mal?... Quelqu'un t'aurait-il offensée ?

MÉLISANDE

Non, non ; personne ne m'a fait le moindre mal... Ce n'est pas cela...

GOLAUD

Mais tu dois me cacher quelque chose?... Dis-moi toute la vérité, Mélisande... Est-ce le roi?... Est-ce ma mère?... Est-ce Pelléas?...

MÉLISANDE

Non, non ; ce n'est pas Pelléas. Ce n'est personne... Vous ne pouvez pas me comprendre... C'est quelque chose qui est plus fort que moi...

GOLAUD

Voyons ; sois raisonnable, Mélisan-

de. — Que veux-tu que je fasse ? — Tu n'es plus une enfant. — Est-ce moi que tu voudrais quitter ?

MÉLISANDE

Oh ! non ; ce n'est pas cela... Je voudrais m'en aller avec vous... C'est ici, que je ne peux plus vivre... Je sens que je ne vivrai plus longtemps...

GOLAUD

Mais il faut une raison cependant. On va te croire folle. On va croire à des rêves d'enfant. — Voyons, est-ce Pelléas, peut-être ? — Je crois qu'il ne te parle pas souvent...

MÉLISANDE

Si, si ; il me parle parfois. Il ne

m'aime pas, je crois ; je l'ai vu dans ses yeux... Mais il me parle quand il me rencontre...

GOLAUD

Il ne faut pas lui en vouloir. Il a toujours été ainsi. Il est un peu étrange. Il changera, tu verras ; il est jeune...

MÉLISANDE

Mais ce n'est pas cela... ce n'est pas cela...

GOLAUD

Qu'est-ce donc ? — Ne peux-tu pas te faire à la vie qu'on mène ici ? Fait-il trop triste ici ? — Il est vrai que ce château est très vieux et très som-

bre... Il est très froid et très profond. Et tous ceux qui l'habitent sont déjà vieux. Et la campagne peut sembler bien triste aussi, avec toutes ses forêts, toutes ses vieilles forêts sans lumière. Mais on peut égayer tout cela si l'on veut. Et puis, la joie, la joie, on n'en a pas tous les jours ; il faut prendre les choses comme elles sont. Mais dis-moi quelque chose ; n'importe quoi ; je ferai tout ce que tu voudras...

MÉLISANDE

Oui, c'est vrai... on ne voit jamais le ciel clair... Je l'ai vu pour la première fois ce matin...

GOLAUD

C'est donc cela qui te fait pleurer,

ma pauvre Mélisande? — Ce n'est donc que cela? — Tu pleures de ne pas voir le ciel? — Voyons, tu n'es plus à l'âge où l'on peut pleurer pour ces choses... Et puis l'été n'est-il pas là? Tu vas voir le ciel tous les jours. Et puis l'année prochaine... Voyons, donne-moi ta main ; donne-moi tes deux petites mains. (*Il lui prend les mains.*) Oh ! ces petites mains que je pourrais écraser comme des fleurs... Tiens, où est l'anneau que je t'avais donné?

MÉLISANDE

L'anneau?

GOLAUD

Oui ; la bague de nos noces, où est-elle?

MÉLISANDE

Je crois... Je crois qu'elle est tombée...

GOLAUD

Tombée ? — Où est-elle tombée... ?
— Tu ne l'as pas perdue ?

MÉLISANDE

Non, elle est tombée... elle doit être tombée... mais je sais où elle est...

GOLAUD

Où est-elle ?

MÉLISANDE

Vous savez bien... vous savez bien... la grotte au bord de la mer ?...

GOLAUD

Oui.

MÉLISANDE

Eh bien ! c'est là... Il faut que ce soit là... Oui, oui ; je me rappelle... J'y suis allée, ce matin, ramasser des coquillages pour le petit Yniold... Il y en a de très beaux... Elle a glissé de mon doigt... puis la mer est entrée ; et j'ai dû sortir avant de l'avoir retrouvée.

GOLAUD

Es-tu sûre que ce soit là ?

MÉLISANDE

Oui, oui ; tout à fait sûre... Je l'ai sentie glisser...

GOLAUD

Il faut aller la chercher tout de suite.

MÉLISANDE

Maintenant ? — tout de suite ? — dans l'obscurité ?

GOLAUD

Maintenant, tout de suite, dans l'obscurité. J'aimerais mieux avoir perdu tout ce que j'ai plutôt que d'avoir perdu cette bague. Tu ne sais pas ce que c'est. Tu ne sais pas d'où elle vient. La mer sera très haute cette nuit. La mer viendra la prendre avant toi... dépêche-toi.

MÉLISANDE

Je n'ose pas... je n'ose pas aller seule...

GOLAUD

Vas-y, vas-y avec n'importe qui. Mais il faut y aller tout de suite, entends-tu ? — Dépêche-toi ; demande à Pelléas d'y aller avec toi.

MÉLISANDE

Pelléas ? — Avec Pelléas ? — Mais Pelléas ne voudra pas...

GOLAUD

Pelléas fera tout ce que tu lui demanderas. Je connais Pelléas mieux que toi. Vas-y, hâte-toi. Je ne dormirai pas avant d'avoir la bague.

MÉLISANDE

Oh ! oh ! Je ne suis pas heureuse !...
Je ne suis pas heureuse !

Elle sort en pleurant.

SCÈNE III

Devant une grotte

Entrent Pelléas et Mélisande.

PELLÉAS,

parlant avec une grande agitation.

Oui ; c'est ici, nous y sommes. Il fait si noir que l'entrée de la grotte ne se distingue pas du reste de la nuit... Il n'y a pas d'étoiles de ce côté. Attendons que la lune ait déchiré ce grand nuage ; elle éclairera toute la grotte et alors nous pourrons y entrer sans danger. Il y a des endroits dangereux et le sentier est très étroit, entre deux lacs dont on n'a pas encore trouvé le fond. Je n'ai pas songé à emporter une torche ou

une lanterne, mais je pense que la clarté du ciel nous suffira. — Vous n'avez jamais pénétré dans cette grotte ?

MÉLISANDE

Non...

PELLÉAS

Entrons-y... Il faut pouvoir décrire l'endroit où vous avez perdu la bague, s'il vous interroge... Elle est très grande et très belle. Elle est pleine de ténèbres bleues. Quand on y allume une petite lampe, on dirait que la voûte est couverte d'étoiles, comme le ciel. Donnez-moi la main, ne tremblez pas, ne tremblez pas ainsi. Il n'y a pas de danger, nous nous arrêterons au moment que nous n'apercevrons plus la clarté de la mer... Est-ce le bruit de la grotte qui vous

effraie ? Entendez-vous la mer derrière nous ? — Elle ne semble pas heureuse cette nuit... Ah ! voici la clarté !

La lune éclaire largement l'entrée et une partie des ténèbres de la grotte ; et l'on aperçoit, à une certaine profondeur, trois vieux pauvres à cheveux blancs, assis côte à côte, se soutenant l'un l'autre, et endormis contre un quartier de roc.

MÉLISANDE

Ah !

PELLÉAS

Qu'y a-t-il ?

MÉLISANDE

Il y a... Il y a...

Elle montre les trois pauvres.

PELLÉAS

Oui, oui ; je les ai vus aussi...

MÉLISANDE

Allons - nous - en... Allons - nous -
en !...

PELLÉAS

Ce sont trois vieux pauvres qui se
sont endormis... Pourquoi sont-ils ve-
nus dormir ici?... Il y a une famine
dans le pays.

MÉLISANDE

Allons-nous-en !... Venez... Allons-
nous-en !...

PELLÉAS

Prenez garde, ne parlez pas si fort... Ne les éveillons pas... Ils dorment encore profondément... Venez.

MÉLISANDE

Laissez-moi ; je préfère marcher seule...

PELLÉAS

Nous reviendrons un autre jour...

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME

MÉLISANDE

Qui est là ?

PELLÉAS

Moi, moi, et moi !... Que fais-tu là à la fenêtre en chantant comme un oiseau qui n'est pas d'ici ?

MÉLISANDE

J'arrange mes cheveux pour la nuit...

PELLÉAS

C'est là ce que je vois sur le mur ?...
Je croyais que c'était un rayon de lumière...

MÉLISANDE

J'ai ouvert la fenêtre. Il fait trop chaud dans la tour, il fait beau cette nuit.

PELLÉAS

Il y a d'innombrables étoiles ; je n'en ai jamais autant vu que ce soir ;... mais la lune est encore sur la mer... Ne reste pas dans l'ombre, Mélisande, penche-toi un peu, que je voie tes cheveux dénoués.

Mélisande se penche à la fenêtre.

MÉLISANDE

Je suis affreuse ainsi...

PELLÉAS

Oh ! Mélisande !...oh ! tu es belle !...

tu es belle ainsi !... penche-toi ! penche-toi !... laisse-moi venir plus près de toi...

MÉLISANDE

Je ne puis pas venir plus près de toi... Je me penche tant que je peux...

PELLÉAS

Je ne puis pas monter plus haut... donne-moi du moins ta main ce soir... avant que je m'en aille. Je pars demain...

MÉLISANDE

Non, non, non...

PELLÉAS

Si, si ; je pars, je partirai de-

main... donne-moi ta main, ta main,
ta petite main sur mes lèvres...

MÉLISANDE

Je ne te donne pas la main si tu
pars...

PELLÉAS

Donne, donne, donne...

MÉLISANDE

Tu ne partiras pas ?...

PELLÉAS

J'attendrai, j'attendrai...

MÉLISANDE

Je vois une rose dans les ténèbres...

PELLÉAS

Où donc?... Je ne vois que les branches du saule qui dépassent le mur...

MÉLISANDE

Plus bas, plus bas, dans le jardin ;
là-bas, dans le vert sombre.

PELLÉAS

Ce n'est pas une rose... J'irai voir tout à l'heure, mais donne-moi ta main d'abord ; d'abord ta main...

MÉLISANDE

Voilà, voilà ;... je ne puis me pencher davantage...

PELLÉAS

Mes lèvres ne peuvent pas atteindre ta main...

MÉLISANDE

Je ne puis pas me pencher davantage... Je suis sur le point de tomber... — Oh ! oh ! mes cheveux descendent de la tour !...

Sa chevelure se révolse tout à coup, tandis qu'elle se penche ainsi, et inonde Pelléas.

PELLÉAS

Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est ?... Tes cheveux, tes cheveux descendent vers moi !... Toute ta chevelure, Mélisande, toute ta chevelure est tombée

de la tour !... Je les tiens dans les mains, je les tiens dans ma bouche... Je les tiens dans les bras, je les mets autour de mon cou... Je n'ouvrirai plus les mains cette nuit...

MÉLISANDE

Laisse-moi ! laisse-moi !... Tu vas me faire tomber !...

PELLÉAS

Non, non, non ;... je n'ai jamais vu de cheveux comme les tiens, Mélisande !... Vois, vois, vois, ils viennent de si haut qu'ils m'inondent jusqu'au coeur... Ils m'inondent encore jusqu'aux genoux... Et ils sont doux, ils sont doux comme s'ils tombaient du ciel !... Je ne vois plus le ciel à travers tes cheveux. Tu vois,

tu vois, mes mains ne peuvent plus les tenir... Il y en a jusque sur les branches du saule... Ils vivent comme des oiseaux dans mes mains... et ils m'aiment, ils m'aiment mille fois mieux que toi!

MÉLISANDE

Laisse-moi, laisse-moi, quelqu'un pourrait venir...

PELLÉAS

Non, non, non ; je ne te délivre pas cette nuit... Tu es ma prisonnière cette nuit ; toute la nuit, toute la nuit...

MÉLISANDE

Pelléas ! Pelléas !...

PELLÉAS

Tu ne t'en iras plus... Je les noue, je les noue aux branches du saule... Je ne souffre plus au milieu de tes cheveux... Tu entends mes baisers le long de tes cheveux ? Ils montent le long de tes cheveux. Il faut que chacun t'en apporte. Tu vois, tu vois, je puis ouvrir les mains... Tu vois, j'ai les mains libres et tu ne peux m'abandonner...

*Des colombes sortent de la tour
et volent autour d'eux dans la
nuit.*

MÉLISANDE

Oh ! oh ! tu m'as fait mal... Qu'y a-t-il, Pelléas ? — Qu'est-ce qui vole autour de moi ?

MÉLISANDE

Ce sont les colombes qui sortent de la tour... Je les ai effrayées ; elles s'envolent...

MÉLISANDE

Ce sont mes colombes, Pelléas. — Allons-nous-en, laisse-moi ; elles ne reviendraient plus...

PELLÉAS

Pourquoi ne reviendraient-elles plus ?

MÉLISANDE

Elles se perdront dans l'obscurité... Laisse-moi relever la tête... J'entends un bruit de pas... Laisse-moi ! —

C'est Golaud !... Je crois que c'est Golaud !... ils nous a entendus...

PELLÉAS

Attends ! Attends !... Tes cheveux sont autour des branches... Ils se sont accrochés dans l'obscurité Attends, attends !... Il fait noir...

Entre Golaud par le chemin de ronde.

GOLAUD

Que faites-vous ici ?

PELLÉAS

Ce que je fais ici ?.. Je...

GOLAUD

Vous êtes des enfants... Mélisande,

ne te penche pas ainsi à la fenêtre, tu vas tomber... Vous ne savez pas qu'il est tard? — Il est près de minuit. — Ne jouez pas ainsi dans l'obscurité. — Vous êtes des enfants...
(*riant nerveusement.*) Quels enfants! Quels enfants!...

Il sort avec Pelléas.

SCÈNE II

Les souterrains du château

Entrent Golaud et Pelléas.

GOLAUD

Prenez garde ; par ici, par ici. —
Vous n'avez jamais pénétré dans ces
souterrains ?

PELLÉAS

Si, une fois, dans le temps ; mais
il y a longtemps...

GOLAUD

Eh bien ! Voici l'eau stagnante dont
je vous parlais... Sentez-vous l'odeur

de mort qui monte ! — Allons jusqu'au bout de ce rocher qui surplombe et penchez-vous un peu. Elle viendra vous frapper au visage. Penchez-vous ; n'ayez pas peur... je vous tiendrai... donnez-moi... non, non, pas la main... elle pourrait glisser... le bras.. Voyez-vous le gouffre?.. Pelléas ? Pelléas ?...

PELLÉAS

Oui ; je crois que je vois le fond du gouffre... Est-ce la lumière qui tremble ainsi?... Vous...

GOLAUD

Oui ; c'est la lanterne... Voyez, je l'agitais pour éclairer les parois...

PELLÉAS

J'étouffe ici... sortons...

GOLAUD

Oui ; sortons...

Ils sortent en silence.

SCÈNE III

Une terrasse au sortir des souterrains

PELLÉAS

Ah ! Je respire enfin !... J'ai cru, un instant, que j'allais me trouver mal dans ces énormes grottes ; j'ai été sur le point de tomber... Il y a là un air humide et lourd comme une rosée de plomb, et des ténèbres épaisses comme une pâte empoisonnée... Et maintenant, tout l'air de toute la mer !... Il y a un vent frais, voyez, frais comme une feuille qui vient de s'ouvrir, sur les petites lames vertes... Tiens ! on vient d'arroser les fleurs au pied de la terrasse, et l'odeur de la verdure et des

roses mouillées monte jusqu'ici... Il doit être près de midi, elles sont déjà dans l'ombre de la tour... Il est midi ; j'entends sonner les cloches et les enfants descendent sur la plage pour se baigner.

Tiens, voilà notre mère et Mélisande à une fenêtre de la tour.

GOLAUD

Oui ; elles se sont réfugiées du côté de l'ombre. — A propos de Mélisande, j'ai entendu ce qui s'est passé et ce qui s'est dit hier au soir. Je le sais bien, ce sont là jeux d'enfants ; mais il ne faut pas que cela se répète. Elle est très délicate et il faut qu'on la ménage, d'autant plus qu'elle sera bientôt mère et la moindre émotion pourrait amener un malheur. Ce n'est pas la première fois

que je remarque qu'il pourrait y avoir quelque chose entre vous. Vous êtes plus âgé qu'elle ; il suffira de vous l'avoir dit... Évitez-la autant que possible, mais sans affectation d'ailleurs ; sans affectation.

Ils sortent.

SCÈNE IV

Devant le château

Entrent Golaud et le petit Yniold.

GOLAUD

Viens, nous allons nous asseoir ici, Yniold ; viens sur mes genoux : nous verrons d'ici ce qui se passe dans la forêt. Je ne te vois plus du tout depuis quelque temps. Tu m'abandonnes aussi ; tu es toujours chez petite-mère... Tiens, nous sommes tout juste assis sous les fenêtres de petite-mère. — Elle fait peut-être sa prière du soir en ce moment... Mais dis-moi, Yniold, elle est souvent avec ton oncle Pelléas, n'est-ce pas ?

YNIOLD

Oui, oui ; toujours, petit-père ;
quand vous n'êtes pas là.

GOLAUD

Ah !... Quelqu'un passe avec une
lanterne dans le jardin. — Mais on
m'a dit qu'ils ne s'aimaient pas...
Il paraît qu'ils se querellent sou-
vent... non ? Est-ce vrai ?

YNIOLD

Oui, c'est vrai.

GOLAUD

Oui ? — Ah ! ah ! — Mais à pro-
pos de quoi se querellent-ils ?

YNIOLD

A propos de la porte.

GOLAUD

Comment ? à propos de la porte ?
— Qu'est-ce que tu racontes-là ? —
Mais voyons, explique-toi ; pourquoi
se querellent-ils à propos de la porte ?

YNIOLD

Parce qu'il ne veulent pas qu'elle
soit ouverte.

GOLAUD

Qui ne veut pas qu'elle soit ou-
verte ? — Voyons, pourquoi se que-
rellent-ils ?

YNIOLD

Je ne sais pas, petit-père ; à propos de la lumière.

GOLAUD

Je ne te parle pas de la lumière : je te parle de la porte... Ne mets pas ainsi la main dans la bouche... voyons...

YNIOLD

Petit-père ! petit-père !... Je ne le ferai plus...

Il pleure.

GOLAUD

Voyons ; pourquoi pleures-tu ?
Qu'est-il arrivé ?

YNIOLD

Oh! oh! petit-père, vous m'avez fait mal...

GOLAUD

Je t'ai fait mal? — Où t'ai-je fait mal? C'est sans le vouloir...

YNIOLD

Ici, à mon petit bras...

GOLAUD

C'est sans le vouloir ; voyons, ne pleure plus, je te donnerai quelque chose demain...

YNIOLD

Quoi, petit-père?

GOLAUD

Un carquois et des flèches ; mais dis-moi ce que tu sais de la porte.

YNIOLD

De grandes flèches ?

GOLAUD

Oui, de très grandes flèches. — Mais pourquoi ne veulent-ils pas que la porte soit ouverte ? — Voyons, réponds-moi à la fin ! — non, non ; n'ouvre pas la bouche pour pleurer. Je ne suis pas fâché. De quoi parlent-ils quand ils sont ensemble ?

YNIOLD

Pelléas et petite-mère ?

GOLAUD

Oui ; de quoi parlent-ils ?

YNIOLD

De moi ; toujours de moi.

GOLAUD

Et que disent-ils de toi ?

YNIOLD

Ils disent que je serai très grand.

GOLAUD

Ah ! misère de ma vie !... Je suis ici comme un aveugle qui cherche son trésor au fond de l'océan !... Je suis ici comme un nouveau-né perdu

dans la forêt et vous... Mais voyons, Yniold, j'étais distrait ; nous allons causer sérieusement. Pelléas et petite-mère ne parlent-ils jamais de moi quand je ne suis pas là ?

YNIOLD

Si, si, petit-père.

GOLAUD

Ah!... Et que disent-ils de moi ?

YNIOLD

Ils disent que je deviendrai aussi grand que vous.

GOLAUD

Tu es toujours près d'eux ?

YNIOLD

Oui, oui ; toujours, petit-père.

GOLAUD

Ils ne te disent jamais d'aller jouer ailleurs ?

YNIOLD

Non, petit-père ; ils ont peur quand je ne suis pas là.

GOLAUD

Ils ont peur ?... à quoi vois-tu qu'ils ont peur ?

YNIOLD

Ils pleurent toujours dans l'obscurité.

GOLAUD

Ah! ah!...

YNIOLD

Cela fait pleurer aussi...

GOLAUD

Oui, oui...

YNIOLD

Elle est pâle, petit-père.

GOLAUD

Ah! ah!... patience, mon Dieu,
patience...

YNIOLD

Quoi, petit-père?

GOLAUD

Rien, rien, mon enfant. — J'ai vu passer un loup dans la forêt. — Ils s'embrassent quelquefois? — Non?

YNIOLD

Ils s'embrassent, petit-père? — Non, non. — Ah! si, petit-père, si; une fois... une fois qu'il pleuvait...

GOLAUD

Ils se sont embrassés? — Mais comment, comment se sont-ils embrassés?

YNIOLD

Comme ça, petit-père, comme ça!
(Il lui donne un baiser sur la bou-

che ; riant.) Ah ! ah ! votre barbe, petit-père !... Elle pique ! elle pique ! Elle devient toute grise, petit-père, et vos cheveux aussi ; tout gris, tout gris... (*La fenêtre, sous laquelle ils sont assis, s'éclaire en ce moment, et sa clarté vient tomber sur eux.*) Ah ! ah ! petite-mère a allumé la lampe. Il fait clair, petit-père ; il fait clair.

GOLAUD

Oui ; il commence à faire clair...

YNIOLD

Allons-y aussi, petit-père...

GOLAUD

Où veux-tu aller ?

YNIOLD

Où il fait clair, petit-père.

GOLAUD

Non, non, mon enfant : restons encore un peu dans l'ombre... on ne sait pas, on ne sait pas encore... Je crois que Pelléas est fou...

YNIOLD

Non, petit-père, il n'est pas fou, mais il est très bon.

GOLAUD

Veux-tu voir petite-mère?

YNIOLD

Oui, oui ; je veux la voir !

GOLAUD

Ne fais pas de bruit ; je vais te hisser jusqu'à la fenêtre. Elle est trop haute pour moi, bien que je sois si grand... (*Il soulève l'enfant.*) Ne fais pas le moindre bruit ; petite-mère aurait terriblement peur... La vois-tu ? — Est-elle dans la chambre ?

YNIOLD

Oui... Oh ! il fait clair !

GOLAUD

Elle est seule ?

YNIOLD

Oui... non, non ; mon oncle Pel-
léas y est aussi.

GOLAUD

Il!...

YNIOLD

Ah! ah! petit-père! vous m'avez
fait mal!...

GOLAUD

Ce n'est rien ; tais-toi ; je ne le
ferai plus ; regarde, regarde, Yniold !
J'ai trébuché ; parle plus bas. Que
font-ils ?

YNIOLD

Ils ne font rien, petit-père.

GOLAUD

Est-ce qu'ils parlent ?

YNIOLD

Non, petit-père ; ils ne parlent pas.

GOLAUD

Mais que font-ils ?

YNIOLD

Ils regardent la lumière.

GOLAUD

Tous les deux ?

YNIOLD

Oui, petit-père.

GOLAUD

Ils ne disent rien ?

YNIOLD

Non, petit-père ; ils ne ferment pas les yeux.

GOLAUD

Ils ne s'approchent pas l'un de l'autre ?

YNIOLD

Non, petit-père ; ils ne bougent pas, ils ne ferment jamais les yeux... J'ai terriblement peur...

GOLAUD

De quoi donc as-tu peur ? Regarde !
Regarde !

YNIOLD

Petit-père, laissez-moi descendre !

GOLAUD

Regarde !

YNIOLD

Oh ! je vais crier, petit-père ! Lais-

sez-moi descendre ! laissez-moi descendre !

GOLAUD

Viens ! nous allons voir ce qui est arrivé.

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Un corridor dans le château

PELLÉAS

Où vas-tu ? Il faut que je te parle
ce soir. Te verrai-je ?

MÉLISANDE

Oui.

PELLÉAS

Je sors de la chambre de mon père.
Il va mieux. Le médecin nous a dit
qu'il était sauvé. Il m'a reconnu. Il
m'a pris la main, et il m'a dit de
cet air étrange qu'il a depuis qu'il

est malade : « Est-ce toi, Pelléas ? Je ne l'avais jamais remarqué, mais tu as le visage grave et amical de ceux qui ne vivront pas longtemps. Il faut voyager ; il faut voyager... » C'est étrange ; je vais lui obéir... Ma mère l'écoutait et pleurait de joie. Tu ne t'en es pas aperçue ? Toute la maison semble déjà revivre, on entend respirer, on entend marcher... Écoute, j'entends parler derrière cette porte. Vite, vite, réponds vite, où te verrai-je ?

MÉLISANDE

Où veux-tu ?

PELLÉAS

Dans le parc ; près de la fontaine des aveugles ? Veux-tu ? Viendras-tu ?

MÉLISANDE

Oui.

PELLÉAS

Ce sera le dernier soir. Je vais voyager comme mon père l'a dit. Tu ne me verras plus...

MÉLISANDE

Ne dis pas cela, Pelléas... Je te verrai toujours ; je te regarderai toujours...

PELLÉAS

Tu auras beau regarder... je serai si loin que tu ne pourras plus me voir...

MÉLISANDE

Qu'est-il arrivé, Pelléas? Je ne comprends plus ce que tu dis...

PELLÉAS

Va-t-en, va-t-en, séparons-nous.
J'entends parler derrière cette porte.

Ils sortent séparément. Puis Arkël entre accompagné de Mélisande.

AR KEL

Maintenant que le père de Pelléas est sauvé, et que la maladie, la vieille servante de la mort, a quitté le château, un peu de joie et un peu de soleil vont enfin rentrer dans la maison... Il était temps! — Car depuis ta venue, on n'a vécu ici qu'en chu-

chotant autour d'une chambre fermée... Et, vraiment, j'avais pitié de toi, Mélisande... Je t'observais, tu étais là, insouciant, peut-être, mais avec l'air étrange et égaré de quelqu'un qui attendrait toujours un grand malheur, au soleil, dans un beau jardin... Je ne puis pas expliquer... Mais j'étais triste de te voir ainsi ; car tu es trop jeune et trop belle pour vivre déjà, jour et nuit, sous l'haleine de la mort... Mais à présent tout cela va changer. A mon âge, — et c'est peut-être là le fruit le plus sûr de ma vie, — à mon âge, j'ai acquis je ne sais quelle foi à la fidélité des événements, et j'ai toujours vu que tout être jeune et beau créait autour de lui des événements jeunes, beaux et heureux... Et c'est toi, maintenant, qui vas ouvrir la porte à l'ère nouvelle que j'entrevois... Viens ici ; pourquoi

restes-tu là sans répondre et sans lever les yeux? — Je ne t'ai embrassée qu'une seule fois jusqu'ici, le jour de ta venue ; et cependant, les vieillards ont besoin de toucher quelquefois, de leurs lèvres, le front d'une femme ou la joue d'un enfant, pour croire encore à la fraîcheur de la vie et éloigner un moment les menaces de la mort. As-tu peur de mes vieilles lèvres? Comme j'avais pitié de toi ces mois-ci!...

MÉLISANDE

Grand-père, je n'étais pas malheureuse...

ARDEL

Laisse-moi te regarder ainsi, de tout près, un moment... on a tant

besoin de beauté aux côtés de la mort...

Entre Golaud.

GOLAUD

Pelléas part ce soir.

ARKEL

Tu as du sang sur le front. —
Qu'as-tu fait ?

GOLAUD

Rien, rien... j'ai passé au travers
d'une haie d'épines...

MÉLISANDE

Baissez un peu la tête, seigneur...
Je vais essuyer votre front...

GOLAUD, *la repoussant.*

Je ne veux pas que tu me touches, entends-tu? Va-t-en, va-t-en! — Je ne te parle pas. — Où est mon épée? — Je venais chercher mon épée...

MÉLISANDE

Ici ; sur le prie-Dieu.

GOLAUD

Apporte-la. — (*A Arkël.*) On vient encore de trouver un paysan mort de faim, le long de la mer. On dirait qu'ils tiennent tous à mourir sous nos yeux. — (*A Mélisande.*) Eh bien! mon épée? — Pourquoi tremblez-vous ainsi? — Je ne vais pas vous tuer. Je voulais simplement

examiner la lame. Je n'emploie pas l'épée à ces usages. Pourquoi m'examinez-vous comme un pauvre? — Je ne viens pas vous demander l'aumône. Vous espérez voir quelque chose dans mes yeux, sans que je voie quelque chose dans les vôtres? — Croyez-vous que je sache quelque chose? — (*A Arkël.*) Voyez-vous ces grands yeux? — On dirait qu'ils sont fiers d'être riches...

ARKEL

Je n'y vois qu'une grande innocence...

GOLAUD

Une grande innocence!... Ils sont plus grands que l'innocence!... Ils sont plus purs que les yeux d'un

agneau... Ils donneraient à Dieu des leçons d'innocence ! Une grande innocence ! Écoutez : j'en suis si près que je sens la fraîcheur de leurs cils quand ils clignent ; et cependant, je suis moins loin des grands secrets de l'autre monde que du plus petit secret de ces yeux !... Une grande innocence !... Plus que de l'innocence ! On dirait que les anges du ciel y célèbrent sans cesse un baptême !... Je les connais ces yeux ! Je les ai vus à l'oeuvre ! Fermez-les ! Fermez-les ! ou je vais les fermer pour longtemps !... — Ne mettez pas ainsi la main à la gorge ; je dis une chose très simple... Je n'ai pas d'arrière-pensée... Si j'avais une arrière-pensée, pourquoi ne la dirais-je pas ? Ah ! ah ! — ne tâchez pas de fuir ! — Ici ! — Donnez-moi cette main ! — Ah ! vos mains sont trop chaudes... Allez-vous-en ! Votre chair me dégoû-

te !... Il ne s'agit plus de fuir à présent ! — (*Il la saisit par les cheveux.*)
— Vous allez me suivre à genoux !
— A genoux ! — A genoux devant moi ! — Ah ! ah ! vos longs cheveux servent enfin à quelque chose !... A droite et puis à gauche ! — A gauche et puis à droite ! — Absalon ! Absalon ! — En avant ! en arrière ! Jusqu'à terre ! jusqu'à terre !... Vous voyez, vous voyez ; je ris déjà comme un vieillard...

ARKEL, *accourant.*

Golaud !...

GOLAUD, *affectant un calme soudain.*

Vous ferez comme il vous plaira, voyez-vous. — Je n'attache aucune importance à cela. — Je suis trop

vieux ; et puis, je ne suis pas un espion. J'attendrai le hasard ; et alors... Oh ! alors !... simplement parce que c'est l'usage ; simplement parce que c'est l'usage...

Il sort.

ARKEL

Qu'a-t-il donc ? — Il est ivre ?

MÉLISANDE, *en larmes.*

Non, non ; mais il ne m'aime plus... Je ne suis pas heureuse !...

ARKEL

Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes...

SCÈNE II

Une terrasse, dans la brume

On aperçoit le petit Yniold qui cherche à soulever un quartier de roc.

YNIOLD

Oh ! Cette pierre est lourde !... elle est plus lourde que moi. — Elle est plus lourde que tout le monde.

Je vois ma balle d'or entre le rocher et cette méchante pierre, et je ne puis pas y atteindre... Mon petit bras n'est pas assez long — et cette pierre ne veut pas être soulevée...

On dirait qu'elle a des racines dans la terre...

On entend au loin les bêlements d'un troupeau.

Oh ! oh ! J'entends pleurer les moutons. — Tiens ! il n'y a plus de soleil ! — Ils arrivent les petits moutons ; ils arrivent... Il y en a !... Il y en a !... Ils ont peur !... Ils se serrent. Ils se serrent ! Ils pleurent... et ils vont vite !... Il y en a qui voudraient prendre à droite... Ils voudraient tous aller à droite. Ils ne peuvent pas !... Le berger leur jette de la terre !... Ah ! ah !... Ils vont passer par ici... Je vais les voir de près. — Comme il y en a !... — Maintenant, ils se taisent tous. Berger ? Pourquoi ne parlent-ils plus ?

LE BERGER, *qu'on ne voit pas.*

Parce que ce n'est pas le chemin de l'étable !

YNIOLD

Où vont-ils ? Berger ? Berger ? Où vont-ils ?... Il ne m'entend plus. Ils sont déjà trop loin... Ils ne font plus de bruit. — Ce n'est pas le chemin de l'étable... Où vont-ils dormir cette nuit ?... Oh ! oh ! il fait trop noir... Je vais dire quelque chose à quelqu'un !

Il sort.

SCÈNE III

Une fontaine dans le parc

Entre Pelléas.

PELLÉAS

C'est le dernier soir... le dernier soir... Il faut que tout finisse... J'ai joué comme un enfant autour d'une chose que je ne soupçonnais pas... J'ai joué en rêve autour des pièges de la destinée... Qui est-ce qui m'a réveillé tout à coup? Je vais fuir en criant de joie et de douleur comme un aveugle qui fuirait l'incendie de sa maison... Je vais lui dire que je vais fuir... Il est tard ; elle ne vient

pas... Je ferais mieux de m'en aller sans la revoir... Il faut que je la regarde bien cette fois-ci... Il y a des choses que je ne me rappelle plus... on dirait, par moment, qu'il y a plus de cent ans que je ne l'ai vue... Et je n'ai pas encore regardé son regard... Il ne me reste rien si je m'en vais ainsi. Et tous ces souvenirs... c'est comme si j'emportais un peu d'eau dans un sac de mousseline... Il faut que je la voie une dernière fois, jusqu'au fond de son cœur... Il faut que je lui dise tout ce que je n'ai pas dit...

Entre Mélisande.

MÉLISANDE

Pelléas !

PELLÉAS

Mélisande ! — Est-ce toi, Méli-
sande ?

MÉLISANDE

Oui.

PELLÉAS

Viens ici : ne reste pas au bord
du clair de lune. — Viens ici. Nous
avons tant de choses à nous dire...
Viens ici dans l'ombre du tilleul.

MÉLISANDE

Laissez-moi dans la clarté...

PELLÉAS

On pourrait nous voir des fenêtres

de la tour. Viens ici ; ici, nous n'avons rien à craindre. — Prends garde ; on pourrait nous voir...

MÉLISANDE

Je veux qu'on me voie...

PELLÉAS

Qu'as-tu donc ? — Tu as pu sortir sans qu'on s'en soit aperçu ?

MÉLISANDE

Oui ; votre frère dormait...

PELLÉAS

Il est tard. — Dans une heure on

fermera les portes. Il faut prendre garde. Pourquoi es-tu venue si tard ?

MÉLISANDE

Votre frère avait un mauvais rêve. Et puis ma robe s'est accrochée aux clous de la porte. Voyez, elle est déchirée. J'ai perdu tout ce temps et j'ai couru...

PELLÉAS

Ma pauvre Mélisande !... J'aurais presque peur de te toucher... Tu es encore hors d'haleine comme un oiseau pourchassé... C'est pour moi, pour moi que tu fais tout cela ?... J'entends battre ton cœur comme si c'était le mien... Viens ici... plus près, plus près de moi...

MÉLISANDE

Pourquoi riez-vous ?

PELLÉAS

Je ne ris pas ; — ou bien je ris de joie, sans le savoir... Il y aurait plutôt de quoi pleurer...

MÉLISANDE

Nous sommes venus ici il y a bien longtemps... Je me rappelle...

PELLÉAS

Oui... Il y a de longs mois. — Alors, je ne savais pas... Sais-tu

pourquoi je t'ai demandé de venir ce soir ?

MÉLISANDE

Non.

PELLÉAS

C'est peut-être la dernière fois que je te vois... Il faut que je m'en aille pour toujours...

MÉLISANDE

Pourquoi dis-tu toujours que tu t'en vas ?...

PELLÉAS

Je dois te dire ce que tu sais déjà ?
— Tu ne sais pas ce que je vais te dire ?

MÉLISANDE

Mais non, mais non ; je ne sais rien...

PELLÉAS

Tu ne sais pas pourquoi il faut que je m'éloigne... (*Il l'embrasse brusquement.*) Tu ne sais pas que c'est parce que je t'aime...

MÉLISANDE, à voix basse.

Je t'aime aussi...

PELLÉAS

Oh ! Qu'as-tu dit, Mélisande !...
Je ne l'ai presque pas entendu ! On a brisé la glace avec des fers rou-

gis!... Tu dis cela d'une voix qui vient du bout du monde!... Je ne t'ai presque pas entendue... Tu m'aimes? — Tu m'aimes aussi?... Depuis quand m'aimes-tu?

MÉLISANDE

Depuis toujours... Depuis que je t'ai vu...

PELLÉAS

Oh! comme tu dis cela!... On dirait que ta voix a passé sur la mer au printemps!... je ne l'ai jamais entendue jusqu'ici... on dirait qu'il a plu sur mon cœur! Tu dis cela si franchement!... Comme un ange qu'on interroge... Je ne puis pas le croire, Mélisande!... Pourquoi m'aimerais-tu? — Mais pourquoi m'ai-

mes-tu ? — Est-ce vrai ce que tu dis ?
— Tu ne me trompes pas ? — Tu
ne mens pas un peu, pour me faire
sourire ?...

MÉLISANDE

Non ; je ne mens jamais ; je ne
mens qu'à ton frère...

PELLÉAS

Oh ! comme tu dis cela !... Ta
voix ! ta voix... Elle est plus fraîche
et plus franche que l'eau !... On di-
rait de l'eau pure sur mes lèvres !...
On dirait de l'eau pure sur mes
mains... Donne-moi, donne-moi tes
mains Oh ! tes mains sont petites !...
Je ne savais pas que tu étais si
belle !... Je n'avais jamais rien vu
d'aussi beau, avant toi... J'étais in-
quiet, je cherchais partout dans la

maison... je cherchais partout dans la campagne... Et je ne trouvais pas la beauté... Et maintenant je t'ai trouvée!... Je t'ai trouvée!... Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre une femme plus belle!... Où es-tu? — Je ne t'entends plus respirer.

MÉLISANDE

C'est que je te regarde...

PELLÉAS

Pourquoi me regardes-tu si gravement? — Nous sommes déjà dans l'ombre. — Il fait trop noir sous cet arbre. Viens dans la lumière. Nous ne pouvons pas voir combien nous sommes heureux. Viens, viens ; il nous reste si peu de temps...

MÉLISANDE

Non, non ; restons ici... Je suis plus près de toi dans l'obscurité...

PELLÉAS

Où sont tes yeux ? — Tu ne vas pas me fuir ? — Tu ne songes pas à moi en ce moment.

MÉLISANDE

Mais si, mais si, je ne songe qu'à toi...

PELLÉAS

Tu regardais ailleurs...

MÉLISANDE

Je te voyais ailleurs...

PELLÉAS

Tu es distraite... Qu'as-tu donc ?
— Tu ne me sembles pas heureuse...

MÉLISANDE

Si, si ; je suis heureuse, mais je
suis triste...

PELLÉAS

Quel est ce bruit ? — On ferme
les portes !...

MÉLISANDE

Oui, on a fermé les portes...

PELLÉAS

Nous ne pouvons plus rentrer ! —

Entends-tu les verrous ? — Ecoute !
écoute !... les grandes chaînes !... Il
est trop tard, il est trop tard !...

MÉLISANDE

Tant mieux ! tant mieux !

PELLÉAS

Tu?... Voilà, voilà !... Ce n'est
plus nous qui le voulons !... Tout
est perdu, tout est sauvé ! tout est
sauvé ce soir ! — Viens ! viens...
Mon cœur bat comme un fou jus-
qu'au fond de ma gorge... (*Il l'en-*
lace.) Ecoute ! mon cœur est sur le
point de m'étrangler... Viens !
viens !... Ah ! qu'il fait beau dans
les ténèbres !...

MÉLISANDE

Il y a quelqu'un derrière nous !...

PELLÉAS

Je ne vois personne...

MÉLISANDE

J'ai entendu du bruit...

PELLÉAS

Je n'entends que ton cœur dans
l'obscurité ..

MÉLISANDE

J'ai entendu craquer les feuilles
mortes...

PELLÉAS

C'est le vent qui s'est tu tout à coup... Il est tombé pendant que nous nous embrassions...

MÉLISANDE

Comme nos ombres sont grandes ce soir !...

PELLÉAS

Elles s'enlacent jusqu'au fond du jardin... Oh ! qu'elles s'embrassent loin de nous !... Regarde ! Regarde !..

MÉLISANDE, *d'une voix étouffée.*

A-a-h ! — Il est derrière un arbre !

PELLÉAS

Qui ?

MÉLISANDE

Golaud !

PELLÉAS

Golaud ? — où donc ? — je ne vois rien...

MÉLISANDE

Là... au bout de nos ombres...

PELLÉAS

Oui, oui ; je l'ai vu. . Ne nous retournons pas brusquement...

MÉLISANDE

Il a son épée.

PELLÉAS

Je n'ai pas la mienne...

MÉLISANDE

Il a vu que nous nous embras-
sions...

PELLÉAS

Il ne sait pas que nous l'avons
vu... Ne bouge pas ; ne tourne pas
la tête... Il se précipiterait... Il nous
observe... Il est encore immobile...
Va-t-en, va-t-en tout de suite par
ici... Je l'attendrai... Je l'arrêterai...

MÉLISANDE

Non, non, non !...

PELLÉAS

Va-t-en va-t-en ! Il a tout vu !...
Il nous tuera !...

MÉLISANDE

Tant mieux ! tant mieux ! tant
mieux !...

PELLÉAS

Il vient ! il vient !... Ta bouche !...
Ta bouche !...

MÉLISANDE

Oui !... Oui !... Oui !...

Ils s'embrassent éperdument.

PELLÉAS

Oh ! oh ! Toutes les étoiles tombent.

MÉLISANDE

Sur moi aussi ! sur moi aussi !...

PELLÉAS

Toutes ! toutes ! toutes !...

Golaud se précipite sur eux l'épée à la main, et frappe Pelléas, qui tombe au bord de la fontaine. Mélisande fuit épouvantée.

MÉLISANDE, *fuyant.*

Oh ! oh ! Je n'ai pas de courage !...
Je n'ai pas de courage !...

Golaud la poursuit à travers le bois, en silence.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE UNIQUE

Un appartement dans le château

On découvre Arkël, Golaud et le médecin dans un coin de la chambre. Mélisande est étendue sur un lit.

LE MÉDECIN

Ce n'est pas de cette petite blessure qu'elle peut mourir ; un oiseau n'en serait pas mort... ce n'est donc pas vous qui l'avez tuée, mon bon seigneur ; ne vous désolez pas ainsi... Et puis, il n'est pas dit que nous ne la sauverons pas...

ARKEL

Non, non ; il me semble que nous

nous taisons trop, malgré nous, dans sa chambre... Ce n'est pas un bon signe... Regardez comme elle dort... lentement, lentement... on dirait que son âme a froid pour toujours...

GOLAUD

J'ai tué sans raison ! Est-ce que ce n'est pas à faire pleurer les pierres !... Ils s'étaient embrassés comme des petits enfants... Ils étaient frère et sœur... Et moi, moi tout de suite !... Je l'ai fait malgré moi, voyez-vous... Je l'ai fait malgré moi...

LE MÉDECIN

Attention ; je crois qu'elle s'éveille...

MÉLISANDE

Ouvrez la fenêtre... ouvrez la fenêtre...

ARKEL

Veux-tu que j'ouvre celle-ci, Mélisande ?

MÉLISANDE

Non, non ; la grande fenêtre...
c'est pour voir...

ARKEL

Est-ce que l'air de la mer n'est
pas trop froid ce soir ?

LE MÉDECIN

Faites, faites...

MÉLISANDE

Merci... Est-ce le soleil qui se couche ?

ARKEL

Oui ; c'est le soleil qui se couche sur la mer ; il est tard. — Comment te trouves-tu, Mélisande ?

MÉLISANDE

Bien, bien. — Pourquoi demandez-vous cela ? Je n'ai jamais été mieux portante. — Il me semble cependant que je sais quelque chose...

ARKEL

Que dis-tu ? — Je ne te comprends pas...

MÉLISANDE

Je ne comprends pas non plus tout ce que je dis, voyez-vous... Je ne sais pas ce que je dis... Je ne sais pas ce que je sais... Je ne dis plus ce que je veux...

ARDEL

Mais si, mais si... Je suis tout heureux de t'entendre parler ainsi ; tu as eu un peu de délire ces jours-ci, et l'on ne te comprenait plus... Mais maintenant, tout cela est bien loin...

MÉLISANDE

Je ne sais pas... — Êtes-vous seul dans la chambre, grand-père ?

AR KEL

Non ; il y a encore le médecin qui
t'a guérie...

MÉLISANDE

Ah !...

AR KEL

Et puis il y a encore quelqu'un...

MÉLISANDE

Qui est-ce ?

AR KEL

C'est... il ne faut pas t'effrayer...
Il ne te veut pas le moindre mal,
sois-en sûre... Si tu as peur, il s'en
ira... Il est très malheureux...

MÉLISANDE

Qui est-ce ?

ARDEL

C'est... c'est ton mari... c'est Golaud...

MÉLISANDE

Golaud est ici ? Pourquoi ne vient-il pas près de moi ?

GOLAUD, *se traînant vers le lit.*

Mélisande... Mélisande...

LE MÉDECIN

Est-ce vous, Golaud ? Je ne vous reconnaissais presque plus... C'est que j'ai le soleil du soir dans les

yeux... Pourquoi regardez-vous les murs? Vous avez maigri et vieilli... Y a-t-il longtemps que nous ne nous sommes vus?

GOLAUD, à Arkël et au médecin.

Voulez-vous vous éloigner un instant, mes pauvres amis... Je laisserai la porte grande ouverte... Un instant seulement... Je voudrais lui dire quelque chose ; sans cela je ne pourrais pas mourir... Voulez-vous? — Vous pouvez revenir tout de suite... Ne me refusez pas cela... Je suis un malheureux... (*Sortent Arkël et le médecin.*) — Mélisande, as-tu pitié de moi, comme j'ai pitié de toi?... Mélisande?... Me pardonnes-tu, Mélisande?...

MÉLISANDE

Oui, oui, je te pardonne... Que faut-il pardonner ?

GOLAUD

Je t'ai fait tant de mal, Mélisande... Je ne puis pas te dire le mal que je t'ai fait... Mais je le vois, je le vois si clairement aujourd'hui... depuis le premier jour... Et tout est de ma faute, tout ce qui est arrivé, tout ce qui va arriver... Si je pouvais le dire, tu verrais comme je vois !... Je vois tout, je vois tout !... Mais je t'aimais tant !... Je t'aimais tant !... Mais maintenant, quelqu'un va mourir... C'est moi qui vais mourir... Et je voudrais savoir... Je voudrais te demander... Tu ne m'en voudras pas ?... Il faut dire la véri-

té à quelqu'un qui va mourir... Il faut qu'il sache la vérité, sans cela il ne pourrait pas dormir... Me jures-tu de dire la vérité ?

MÉLISANDE

Oui.

GOLAUD

As-tu aimé Pelléas ?

MÉLISANDE

Mais oui ; je l'ai aimé. Où est-il ?

GOLAUD

Tu ne me comprends pas ? — Tu ne veux pas me comprendre ? — Il me semble... Il me semble... Eh bien !

voici : Je te demande si tu l'as aimé d'un amour défendu?... As-tu... avez-vous été coupables? Dis, dis, oui, oui, oui?

MÉLISANDE

Non, non ; nous n'avons pas été coupables. — Pourquoi demandez-vous cela?

GOLAUD

Médisande!... dis-moi la vérité pour l'amour de Dieu!

MÉLISANDE

Pourquoi n'ai-je pas dit la vérité?

GOLAUD

Ne mens plus ainsi, au moment
de mourir!

MÉLISANDE

Qui est-ce qui va mourir? -- Est-
ce moi?

GOLAUD

Toi, toi! et moi, moi aussi, après
toi!... Et il nous faut la vérité...
Il nous faut enfin la vérité, entends-
tu! Dis-moi tout! Dis-moi tout! Je
te pardonne tout...

MÉLISANDE

Pourquoi vais-je mourir? — Je
ne le savais pas...

GOLAUD

Tu le sais maintenant !... Il est temps ! Il est temps !... Vite ! vite !... La vérité ! la vérité !...

MÉLISANDE

La vérité... la vérité...

GOLAUD

Où es-tu ? — Mélisande ! — Où es-tu ? — Ce n'est pas naturel ! Mélisande ! Où es-tu ? (*Apercevant Arkël et le médecin à la porte de la chambre.*) — Oui, oui ; vous pouvez rentrer... Je ne sais rien ; c'est inutile... Elle est déjà trop loin de nous... Je ne saurai jamais !... Je vais mourir ici comme un aveugle !...

ARKEL

Qu'avez-vous fait? Vous allez la
tuer...

GOLAUD

Je l'ai déjà tuée...

ARKEL

Mélisande...

MÉLISANDE

Est-ce vous, grand-père?

ARKEL

Oui, ma fille... Que veux-tu que
je fasse!

MÉLISANDE

Est-il vrai que l'hiver commence ?

ARKEL

Pourquoi demandes-tu cela ?

MÉLISANDE

Parce qu'il fait froid et qu'il n'y
a plus de feuilles...

ARKEL

Tu as froid ? — Veux-tu qu'on fer-
me les fenêtres ?

MÉLISANDE

Non, non... jusqu'à ce que le so-

leil soit au fond de la mer. — Il descend lentement, alors c'est l'hiver qui commence ?

AR KEL

Oui. — Tu n'aimes pas l'hiver ?

MÉLISANDE

Oh ! non. J'ai peur du froid. —
Ah ! j'ai peur des grands froids...

AR KEL

Te sens-tu mieux ?

MÉLISANDE

Oui, oui ; je n'ai plus toutes ces inquiétudes...

ARKEL

Veux-tu voir ton enfant ?

MÉLISANDE

Quel enfant ?

ARKEL

Ton enfant, ta petite fille...

MÉLISANDE

Où est-elle ?

ARKEL

Ici...

MÉLISANDE

C'est étrange... je ne puis pas lever les bras pour la prendre...

ARKEL

C'est que tu es encore très faible...
Je la tiendrai moi-même ; regarde...

MÉLISANDE

Elle ne rit pas... Elle est petite...
Elle va pleurer aussi... J'ai pitié
d'elle...

La chambre est envahie, peu à peu, par les servantes du château, qui se rangent en silence le long des murs et attendent.

GOLAUD, *se levant brusquement.*

Qu'y a-t-il? — Qu'est-ce que toutes ces femmes viennent faire ici?

LE MÉDECIN

Ce sont les servantes...

AR KEL

Qui est-ce qui les a appelées.

LE MÉDECIN

Ce n'est pas moi...

GOLAUD

Pourquoi venez-vous ici? — Per-

sonne ne vous a demandées... Que venez-vous faire ici? — mais qu'est-ce que donc! — Répondez!...

Les servantes ne répondent pas.

ARKEL

Ne parlez pas trop fort... Elle va dormir ; elle a fermé les yeux...

GOLAUD

Ce n'est pas?...

LE MÉDECIN

Non, non ; voyez, elle respire...

ARCEL

Ses yeux sont pleins de larmes.
— Maintenant c'est son âme qui
pleure... Pourquoi étend-elle ainsi
les bras ? — Que veut-elle ?

LE MÉDECIN

C'est vers l'enfant sans doute.
C'est la lutte de la mère contre la
mort...

GOLAUD

En ce moment ? — En ce moment ?
— Il faut le dire, dites ! dites !

LE MÉDECIN

Peut-être...

GOLAUD

Tout de suite?... Oh ! Oh ! Il faut que je lui dise... — Mélisande ! Mélisande !... Laissez-moi seul ! laissez-moi seul avec elle !...

AR KEL

Non, non ; n'approchez pas... Ne la troublez pas... Ne lui parlez plus... Vous ne savez pas ce que c'est que l'âme...

GOLAUD

Ce n'est pas ma faute, ce n'est pas ma faute !

AR KEL

Attention... Attention... Il faut

parler à voix basse. — Il ne faut plus l'inquiéter... L'âme humaine est très silencieuse... L'âme humaine aime à s'en aller seule... Elle souffre si timidement... Mais la tristesse, Golaud... mais la tristesse de tout ce que l'on voit!... Oh! oh! oh!...

En ce moment, toutes les servantes tombent subitement à genoux au fond de la chambre.

ARKEL, *se tournant.*

Qu'y a-t-il?

LE MÉDECIN, *s'approchant du lit et tâtant le corps.*

Elles ont raison...

Un long silence.

ARKEL

Je n'ai rien vu. — Êtes-vous sûr?...

LE MÉDECIN

Oui, oui.

ARKEL

Je n'ai rien entendu... Si vite, si vite... Tout à coup... Elle s'en va sans rien dire...

GOLAUD, *sanglotant.*

Oh! oh! oh!...

ARKEL

Ne restez pas ici, Golaud... Il lui faut le silence, maintenant... Venez, venez... C'est terrible, mais ce n'est pas votre faute... C'était un petit être si tranquille, si timide et si silencieux... C'était un pauvre petit être mystérieux, comme tout le monde... Elle est là, comme si elle était la grande sœur de son enfant... — Venez ; il ne faut pas que l'enfant reste ici dans cette chambre... Il faut qu'il vive, maintenant, à sa place... C'est le tour de la pauvre petite...

Ils sortent en silence.

Imprimerie BUSSIÈRE à Saint-Amand (Cher), France. — 14-3-1956

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 1956

N° d'édition: 559

N° d'impression: 207

IMPRIMÉ EN FRANCE

FASQUELLE ÉDITEURS

LES ÉDITIONS MONDIALES
2, RUE DE GRENNELLE - PARIS VII^e

Choix de Pièces

2, Rue des Italiens

MARCEL PAGNOL

Topaze	P. A. R. I. S. (9 ^e)	1 vol.
Marius		1 vol.
Fanny		1 vol.
César		1 vol.
Merlusse. Cigalon		1 vol.
La Fille du Puisatier		1 vol.
Jazz		1 vol.

ANDRÉ JOSSET

Élizabeth, *La Femme sans Homme* 1 vol.

MAURICE MAETERLINCK

L'oiseau bleu	1 vol.
Monna Vanna	1 vol.

OCTAVE MIRBEAU

Les Affaires sont les Affaires 1 vol.

EDMOND ROSTAND

Les Romanesques	1 vol.
Cyrano de Bergerac	1 vol.
L'Aiglon	1 vol.
Chantecler	1 vol.

HENRY BERNSTEIN

Le voleur	1 vol.
La Rafale	1 vol.

ALFRED JARRY

Ubu Roi	1 vol.
Ubu enchaîné	1 vol.

CÉCIL SAINT LAURENT

et PIERRE DE MEUSE

T.T.X. 1 vol.

ANDRÉ DE RICHAUD

Théâtre : *Le Roi Clos ; Le Secret ;
Les Reliques*

HUGO CLAUS

Andréa ou *La Fiancée du Matin*

CASA MUSICALE
SONZOGNO
MILANO

L. 700

Ce volume : 390 fr (b. c. + t.)